

CRASH 78 THE ART ISSUE

DES RENCONTRES AVEC DES PERSONNALITÉS À PART, INCARNÉES. JEAN-LUC VERNA, À L'OCCASION DE SA RÉTROSPECTIVE AU MACVAL, N'A PAS PEUR DE SE METTRE À NU, JOSEPHINE MECKSEPER, POUR SA PREMIÈRE EXPOSITION À PARIS CHEZ GAGOSIAN, CONVOQUE LE PARIS DE WALTER BENJAMIN... ARAKI SORT DE SON STYLE HABITUEL POUR RÉALISER POUR NOUS UNE SÉRIE SPÉCIALE JUNYA WATANABE. MAT COLLISHAW, ISSU DES YOUNG BRITISH ARTISTS, NE TOMBE PAS DANS LES PRÉJUGÉS D'UN ART SOI-DISANT POLITIQUE, PETER LINDBERGH S'INSURGE CONTRE LE STATUT DE LA PHOTO DITE « DE MODE », NICOLAS BOURRIAUD QUI PREND LES REINES D'UN NOUVEAU CENTRE D'ART À MONTPELLIER APRÈS SON ÉVICTION DES BEAUX-ARTS DE PARIS, PREND POSITION CONTRE UNE FRANCE CENTRÉE SUR SA CAPITALE. UN NUMÉRO SANS LANGUE DE BOIS, DES DISCUSSIONS À BÂTONS ROMPUS... AVEC NOTRE SÉLECTION DES EXPOSITIONS DE 2016 À RETENIR, ET DES PIÈCES LES PLUS FORTES CE CRASH CAPTE LES PRÉOCCUPATIONS CONTEMPORAINES, LES NOUVEAUX ENJEUX DU MONDE DE L'ART ET DE NOTRE SOCIÉTÉ, INCARNÉS PAR UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ARTISTES, LIBRES, IMPÉTUEUX. L'ART RÉAGIT AUX MUTATIONS D'AUJOURD'HUI, QU'ELLES SOIENT LIÉES AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES, À L'IDENTITÉ, À LA POLITIQUE, À LA MONDIALISATION, AU LOCAL, ET MET À JOUR DE NOUVELLES POSSIBILITÉS. LES ARTISTES SONT RÉACTIFS, AUX AGUETS, ILS INJECTENT DES FAILLES DANS NOTRE SYSTÈME DE PENSÉE DOMINANTE. CONTRE L'OBSCURANTISME ET LES PRÉJUGÉS, L'ART EST VITAL. IL SOUFFLE UN VENT DE LIBERTÉ SALVATEUR ET NOUS AFFRANCHIT DE LA CULTURE DE MASSE QUI NOUS SUBMERGE AU QUOTIDIEN. UN AUTRE MONDE S'OUVRE À NOUS...

COVER CRASH 78

PHOTOGRAPHY Nobuyoshi Araki
FASHION Andrej Skok
MODEL Kozue Akimoto
HAIR Go @ Signo Tokyo
MAKE UP Yusuke Saeki @W

JUNYA WATANABE
Origami oversized dress, polyurethane
High neck oversized sweater (worn as skirt)
ballet flat shoes sheep leather



THE BODY

meeting jean-luc verna

JEAN-LUC VERNA EST DESSINATEUR, PERFORMEUR, ACTEUR, MUSICIEN. IL NOUS PARLE DE SON ŒUVRE INCLASSABLE ET DE L'INDISPENSABLE LIBERTÉ DU CORPS COMME REMPART CONTRE LE RETOUR DE SOMBRES IDÉOLOGIES, À L'OCCASION DE *RÉTROSPECTIVE*, SA PREMIÈRE EXPOSITION D'ENVERGURE DANS UN MUSÉE FRANÇAIS AU MACVAL À VITRY-SUR-SEINE.

Tu viens d'ouvrir fin octobre ta grande exposition monographique au MacVal à Vitry-sur-Seine dans le Val-de-Marne et la semaine dernière tu étais en résidence de création à la Ménagerie de Verre à Paris. Qu'y prépares-tu ?

J'étais en sixième semaine de création d'une œuvre scénique intitulée *Uccello Uccellacci and the birds*, basée sur la recherche photographique continue que je mène depuis plusieurs années sur les parallèles entre l'histoire de l'art et du rock. Dans la pièce il y a un danseur, une danseuse et un petit groupe de six non-danseurs et moi. Nous sommes nus et simplement habillés par la musique de Peter Rehberg et la voix de Beatrice Dalle récitant un texte écrit par Sylvain Dufour et moi-même. Le spectacle sera joué en mars à la Ménagerie, puis sur les scènes nationales de Poitiers et Roubaix et plus tard à Montpellier. J'attends aussi une confirmation pour Montréal.

Pour revenir à ton exposition au MacVal. Comment expliques-tu que l'institution française ait mis aussi longtemps à t'inviter à réaliser une monographie d'envergure ?

Il y a sûrement plusieurs raisons à cela. La texture de mon travail fait qu'il est difficile de le considérer comme une somme de pièces quand justement ce qui m'intéresse est plutôt de l'ordre d'un rapport à l'art complexe et pluriel. Cela demande du courage au curateur et à l'institution. Au MacVal, j'ai le luxe d'avoir un vrai plateau de danse, un mini cinéma (ou sont diffusés notamment les films de Brice Dellsperger où JLV a été souvent acteur, NDLA), un *white cube*... plus un endroit pour faire une performance comme celle que j'ai faite hier. Elle consistait à attendre les gens dans un petit réduit, où je me déshabillais entièrement pour les serrer contre moi. Parfois, les gens le faisaient aussi. Ce n'était pas du tout dans une lignée *new-age* comme cette dame, Amma, qui donne des *hugs* aux quatre coins du monde pour soulager les gens de leur misère, et surtout pas comme Abramovic. Cela faisait plutôt référence à la démarche d'Annie Sprinkle qui recevait des gens dans son lit, sauf que moi je suis debout, tout se fait en silence, c'est très court et très intense, d'une intimité totale.

Frank Lamy, le curateur de l'exposition avait une vision nette et juste de ce que je faisais — il savait que les pièces seules ne disaient pas tout de mon rapport à l'art ni des relations que j'entretiens avec tous ces autres créateurs qui infusent ma pratique. Je suis venu avec mon fantasme esthétique, et j'ai adoré pouvoir appeler ça « *rétrospective* », c'est un mot tellement *post-mortem* et institutionnel. On arrive dans

« J'AI TOUJOURS FAIT MON MARCHÉ DANS LES POUBELLES DE LA MODERNITÉ, C'EST JUSTEMENT LA NOTION DE MODERNITÉ EN SOI QUE JE TROUVE VIEILLOTE »

l'expo et on voit ma tombe directement ! Les expos type "Luna park" avec des petits jeux rigolos de scénographie et des couleurs ce n'est pas mon genre, alors nous avons opté pour une muséographie austère, noir et blanc car je suis *new-wave*, une ligne épurée de dessins, une bande-son immersive, avec une mise en lumière qu'a réalisée Patrick Riou qui travaille avec ce que les arts vivants français ont de plus talentueux : Olivier Dubois, Preljocaj, Gisèle Vienne. Je voulais que ce soit comme mon corps, comme mes tatouages, symétrique, raide. Comme l'enterrement de première classe d'une grande cocotte, avec un côté années 30, des années sombres, puisqu'on est en plein là dedans politiquement. Les cimaises c'est Frank, car je ne suis pas un très bon accrocheur. Nous nous sommes entendus de façon fluide.

Peux-tu nous parler de cette atmosphère noire dans ton travail ?

Mon public — les gens qui regardent ou qui achètent — entendent et comprennent ces choses présentes dans mon travail en projetant leurs histoires contemporaines dans mes dessins. C'est très rassurant pour moi. Aujourd'hui je fais du dessin animalier — que peux-t'on faire de plus ringard ? Dans les années 90, je faisais des chimères, des centaures, maintenant c'est dans toutes les foires de dessin contemporain mais à l'époque personne n'en voulait. J'ai toujours fait mon marché dans les poubelles de la modernité, c'est justement la notion de modernité en soi que je trouve vieillote. C'est dans ces vieux pots qu'on a remis, qu'on trouve non pas les meilleurs confitures mais en tout cas le goût du présent. Je parle du retour des années 30, du fascisme et des idéologies, qu'elles soient religieuses ou pas, mais aussi de la fin du XIX^e siècle. Selon moi l'humain n'a pas évolué, il est toujours traversé par les mêmes passions, colères, erreurs, on bégaye toujours au même endroit sur cette nature profonde de l'humanité. Je pourrais travailler sur des sujets précis comme la guerre ou le transsexualisme — et d'ailleurs beaucoup d'artistes le font très bien — mais pour moi ces choses sont juste les symptômes d'une maladie commune qui est celle d'être vivant. Ensuite dans mon travail, derrière la noirceur il y a du rire, de l'humour, de la tendresse. Dans l'exposition, ma tombe est aussi une coiffeuse pour se maquiller et sortir aller faire la fête.



JEAN-LUC VERNA / PHOTO: ALEX BRUNET



Peux tu décrire ta relation au dessin dans le contexte de notre monde saturé d'images ?

Le dessin est un lieu où résonne encore l'intime, et l'intime c'est ce que la modernité nous dérobe. Plutôt que de baigner dans une image de masse, colorée, tape-à-l'œil et la plus imposante possible, le dessin est un lieu d'humanité et d'intimité. Aucun progrès ne pourra détrôner cette réalité. C'est une chose acquise.

J'aime bien cependant que ton travail s'expose au MacVal, un musée situé en banlieue parisienne – même si je sais que Frank Lamy tient à ne pas l'affirmer comme un musée « de banlieue », et bien sûr la qualité des expositions est contre cette distinction là. Tu as quelque chose à dire sur ça, l'idée de centre et de périphérie ?

Les New-yorkais sont habitués à faire une heure de métro pour aller au Met. Les Parisiens, non. C'est là qu'on voit que Paris est une petite ville, car dans ce cas ça veut dire qu'il y aurait trois musées d'art contemporain à Paris et *basta* : le Centre Pompidou, le Musée d'Art Moderne et le Palais de Tokyo. Et ensuite, on rentrerait, bouh ! dans la « banlieue » avec ses sauvageons. C'est absurde. Ensuite, bien sûr que je vais dans ces autres musées qui ont le bon goût de me collectionner !

Je ne vais pas mordre la main qui me nourrit. Mais je constate quand même ces choses : il y a les gens qui ont des préjugés et ceux pour qui prendre les transports en commun ou dépenser vingt balles de taxi pour quelque chose qui en vaut la peine c'est naturel. Quand tu vois que *Le Figaro* traite en un seul paragraphe tout ce qui se passe autour de Paris... quelle marque de mépris ! Au MacVal ce que j'aime c'est que le public est très varié, véloce. Je suis au milieu des gens : aficionados très pointus, universitaires mais aussi boulangers et scolaires. J'adore voir des femmes plus ou moins voilées stationner longuement devant ma vitrine de *cock rings*. Ce public donne un écho différent à mon travail, je ne produis pas des pièces uniquement pour les vendre, je ne suis pas le chihuahua du grand capital ou un chef d'entreprise qui vend à d'autres chefs d'entreprise.

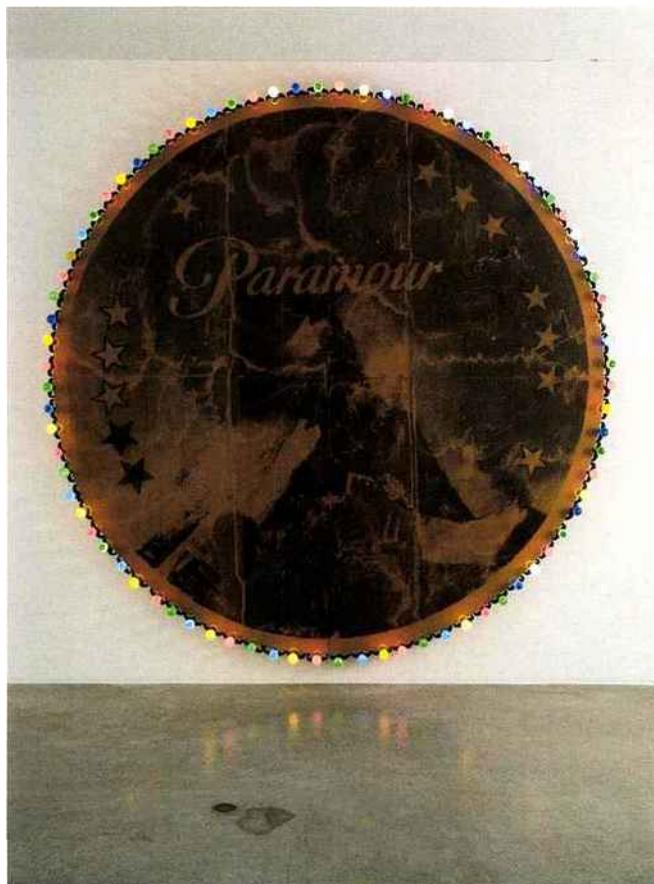
À notre époque, où l'on cherche à nous classer, à nous « essentialiser » au maximum, pourquoi est-il important de montrer cette liberté du corps tatoué, nu, travesti ?

La réponse est dans la question ! Depuis les années 80, les portes se referment à une vitesse exponentielle. Le nu, qui n'était plus du tout un problème, redevient un sujet choquant. Le nu frontal masculin, que ce soit à la télé ou à la radio, est maintenant synonyme d'exhibition sexuelle, ce qui est très grave, une dérive totale. Ensuite que je sois percé et tatoué, c'est anecdotique. Aussi, je ne suis pas un jeune gay de 30 ans bodybuildé, au corps stéréotypé par l'industrie de la pornographie ou de la publicité. J'ai cinquante ans et j'ai ce corps, qui est ce qu'il est, un corps libre, qui peut en dire davantage, à plus de gens et de plus près. Le corps et la nudité sont des instruments qui permettent de s'émanciper des idéologies : c'est un refuge de liberté.

INTERVIEW DOROTHEE DUPUIS

JEAN-LUC VERNA, RETROSPECTIVE

Exposition monographique
du 22 octobre 2016 au 26 février 2017
Au MacVal. Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
www.macval.fr



JEAN-LUC VERNA *Paramour*

2011
Transfert sur bois vernissé, guirlandes lumineuses, 80 ampoules de couleur, diamètre 265 cm.
Photo © Marc Domage. Courtesy Air de Paris, Paris



JEAN-LUC VERNA *Ophélie au paradis fantôme*

2011

Transfert sur bois rehausse de pastel sec
et relief acrylique cheveux synthétiques
110 x 110 x 15 cm

Photo © Marc Domage

Courtesy Air de Paris Paris

JEAN-LUC VERNA *Mlle Fox*

2016

Transfert sur papier rehausse de crayon de
couleur et de fard 42,5 x 53 cm

Photo © Marc Domage

Courtesy de l'artiste et Air de Paris Paris



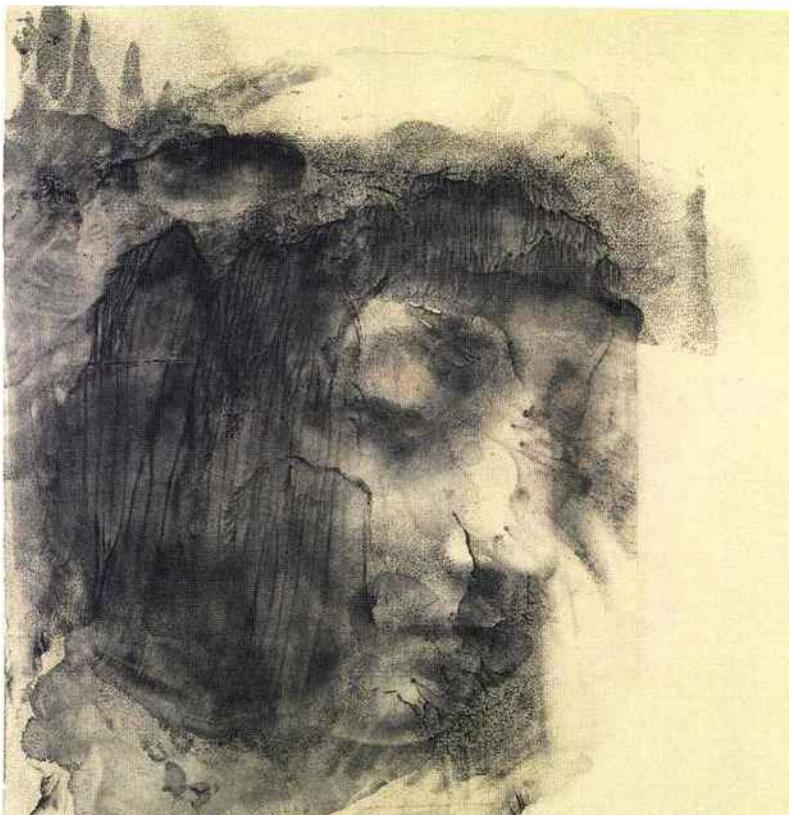
JEAN-LUC VERNA *Leonardina*

2015

Transfert sur papier Canson rehausse de crayon
de couleur et de fard
60 x 63 cm

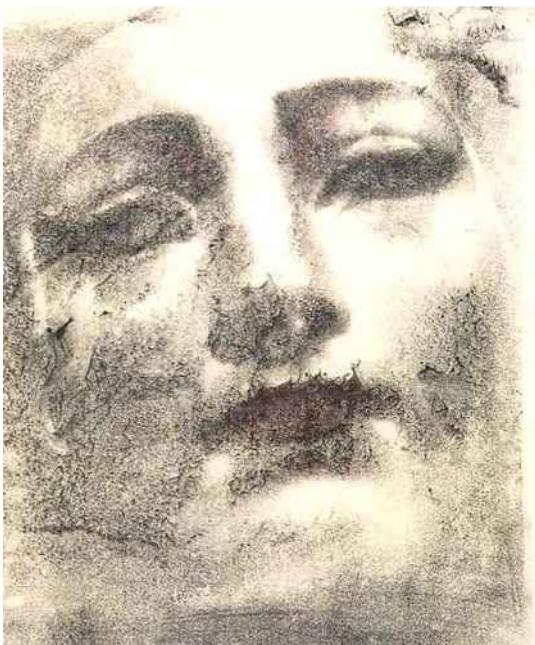
© photo Marc Domage

courtesy de l'artiste et Air de Paris Paris





JEAN-LUC VERNA *Read into my black holes* 2016
Transfert sur papier rehausse de crayons et de fards
30 x 32,5 cm
Photo © Aurelien Mole. Courtesy Air de Paris Paris



JEAN-LUC VERNA *Siouxie*
2015
Transfert sur papier Bristol rehausse de crayon
de couleur et maquillage 61,2 cm x 59,8 cm
Photo © Marc Domage
Courtesy de l'artiste et Air de Paris Paris



JEAN-LUC VERNA *Life on Mars*

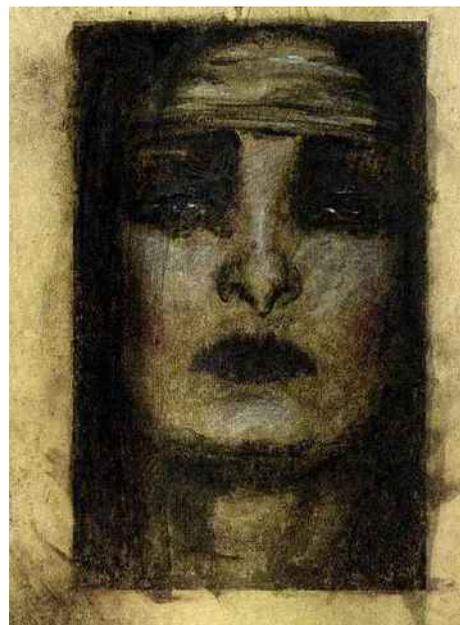
2015

Transfer on Canson paper with pencil make-up,
stabilo

54.5 x 52 cm

© photo Aurelien Mole

Courtesy of the artist and Air de Paris Paris



JEAN-LUC VERNA *There she goes again*

2016

Transfert sur papier rehausse de
crayons et de fards 33 x 25 cm

Photo © Aurelien Mole

Courtesy Air de Paris Paris